Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **31 (1963)**

Heft 8

PDF erstellt am: **20.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Chronique des Livres

Trois pays, trois styles, et même trois genres littéraires différents ont donné matière à cette Chronique du mois. Ces trois œuvres abordent plus ou moins nettement la question homophile, s'y attardent avec plus ou moins de complaisance et, surtout, nous présentent trois images si différentes de ce problème, si typiques de l'esprit de chacun de ces pays, que leur rapprochement nous donne l'impression curieuse de trois mondes sans commune mesure.

Commençons par la France qui est, en l'occurence, fort mal représentée par un petit roman qui tendrait à confirmer les défauts de légèreté, d'immoralité et de superficialité qu'on lui accorde trop souvent. Pourtant, «La sérénade féroce» de Michel Beaufort [1]) ne peut être négligé autant qu'on le souhaiterait à cause de l'image que ce livre nous donne d'un certain milieu très moderne, qui existe malheureusement et qui sert de modèle, d'exemple, à toute une jeunesse. Michel Beaufort est lui-même un jeune comédien au physique très séduisant qui semble avoir fréquenté et bien connu le monde, — ou le demi-monde ! — dont il parle. Sans prendre la liberté de le confondre avec son héros, beau garçon de bonne famille et de peu de moralité dont le grand souci est d'être introduit dans la «dolce vita» internationale, on peut penser qu'il n'a pas tout à fait inventé ce personnage ni ceux qui l'entourent et sur lesquels il est facile de mettre un des noms qui emplissent les rubriques scandaleuses de «France-Dimanche». Que Jean-Pierre tombe amoureux de la princesse Roxane, belle quinquagénaire qui, quoique ex-manucure puis courtisane, a réussi à se faire épouser par quelque Khan puis à en devenir veuve, cela ne choque pas exagérément; mais qu'il la trompe pour devenir le petit ami d'un chanteur-rock à guitare nommé Silvio, dont la ressemblance avec certaine «idole des jeunes» est flagrante, cela est croustillant ! Ce n'est pourtant qu'une faiblesse bien banale semble penser l'auteur. Et il suffira que la princesse prenne un autre gigolo, un beau comédien ambitieux attiré par ses milliards, pour que Jean-Pierre découvre qu'il est amoureux de la dame d'âge mûr, pour qu'il abandonne le chanteur bovin et les «copains», lequel Silvio aura pour se consoler ses «fans», les fauteuils cassés à chacun de ses récitals, et des gardes du corps bien musclés.

La petit amie du chanteur, — elle est devenue célèbre aussi depuis —, est un personnage original qui sert de «rabatteuse» pour amener des garçons dans le lit de l'«Idole. Le fait étrange est que les modèles, très reconnaissables, n'aient pas porté plainte après la sortie de ce roman-pamplet joliment scandaleux. L'auteur jouit peut-être de quelque protection officielle . . . Une réception très mondaine à l'Hôtel Ritz ayant marqué la sortie du livre, confirmerait cette impression. Qu'il ait du succès dans les milieux homophiles est plus douteux; les amours de quelques détraqués, gigolos et femmes du monde, même si elles sont distrayantes, n'ont aucun rapport avec les Belles-lettres ni avec le bon goût.

Est-ce une image authentique de l'Angleterre que l'on trouve dans le roman de Colin Wilson : «Le sacre de la nuit» ? [2]) Si oui, on aura quelque malaise en retrouvant le peuple de Londres, la chaleur du métro après les rues noires de pluie, et même dans le goût du thé servi à toutes oc-

casions derrière les brunes façades des maisons basses désespérément semblables. C'est que ce livre nous décrit le côté le plus brumeux, le plus malsain de la vie anglaise : la folie criminelle, l'angoisse de la police à l'affût, les maladies de la solitude, les impossibilités de communiquer avec son plus proche prochain. Mais pourquoi l'assassin est-il homosexuel? Nous ne le saurons jamais. Est-ce pour expliquer son sadisme, sa folie ? Car il s'agit d'un émule de Jack l'étrangleur. Gérard Sorme rencontre à une exposition de peinture cet esthète sympathique, décadent, qui ne cache pas ses goûts sexuels. Quoiqu'il ne soit pas homosexuel, et bien qu'il n'ait aucun désir sauf une vocation pour l'ennui, Sorme se laisse entraîner à de longs bavardages. Cet ennui amorphe, larvaire, est la principale caractéristique du héros et du roman. Que l'assassin soit homosexuel, qu'est-ce que cela peut nous faire? On nous le dit, le répète, mais rien ne le démontre, ne met en scène quelque amitié, quelque tendresse. Des prostituées sont assassinées régulièrement dans le quartier, la police est sur les dents, le lecteur devine très vite que l'homosexuel désigné est l'assassin, mais il faut plus de 500 pages mortellement ennuyeuses pour que cette évidence soit démontrée. Pourquoi le monstre est-il homosexuel, en plus ? Cela n'a aucun rapport avec l'histoire. Va-t-on ajouter automatiquement cette tendance à tous les cas de crime, de drogue, de folie sadique ? Plutôt que d'accepter ce genre de livres comme d'innocents gobeurs de mouches, nous devrions les dénoncer, les refuser énergiquement.

C'est l'Italie qui nous donne le meilleur roman de notre sélection du mois; c'est même un très beau livre, une œuvre qui restera dans la littérature mondiale. Je parle de «L'île d'Arturo» d'Elsa Morante [3]). Madame Elsa Morante est la femme du grand écrivain italien Alberto Moravia, à qui nous devons notamment «Agostino» dont je vous ai parlé en son temps. Cette union explique peut-être l'excellente influence littéraire dont a bénéficiée Madame Morante, mais non la tendre compréhension avec laquelle elle conte un cas d'homosexualité, la poésie de ses personnages, ni, de toute façon, un don d'écrivain personnel, profond, presque parfait. «L'île d'Arturo» est non seulement une belle histoire d'amour mais restitue une atmosphère, un trouble, une présence du paysage, de la lumière, de la vie; comme un peintre qui travaillerait en pleine pâte et reconstituerait le relief de ce qu'il voit. Mais le génie transpose cette peinture en réalité mystérieuse et sublime.

L'histoire est difficile à résumer; tout est nuance, ambiance, sentiments non expliqués. Sur la petite île de Procida, dans le golfe de Naples, Arturo a grandi seul, sa mère est morte en le mettant au monde. Son père, Wilhelm, à demi allemand, ne fait que de brefs séjours dans l'île entre deux voyages mystérieux. Arturo éprouve pour ce grand homme blond, distrait, indifférent, qui peut repartir d'une heure à l'autre vers l'inconnu, une adoration muette, maladroite et jalouse. Ils ont une belle maison mais qui tombe en ruines et dans laquelle ils vivent pauvrement, riches seulement de liberté et de soleil. C'est un jeune berger qui a veillé sur les premières années d'Arturo, aucune femme n'a franchi le seuil depuis sa naissance. Les paysannes s'écartent avec effroi de cette demeure que l'ancien propriétaire avait fait se surnommer la «maison des guaglioni» parce qu'il n'y recevait que des garçons pour d'étranges fêtes. Il a légué la maison à Wilhelm, son préféré. Arturo vit donc seul.

passionné, sauvage, jusqu'au jour où, il a quinze ans, son père amène dans l'île, dans la Maison des Garçons, une jeune épouse qu'il vient de prendre à Naples. Puis il repart, déjà impatient de liberté, insoucieux de ce qu'il laisse derrière lui. Entre Arturo et sa belle-mère à peine plus âgée que lui, naît un étrange sentiment de haine et d'amour mêlés. Mais le personnage central de leurs pensées est toujours Wilhehm qui revient et repart selon son bon plaisir, ses demi-confidences, son mystère. Quel est son secret ? Des amitiés étranges, dangereuses, passionnées ? C'est ce qu'imagine Arturo avec envie. Un jour il revient pour un plus long temps, mais changé, anxieux, envoûté par un drame; et, le même jour, on a transféré un beau prisonnier dans la prison de l'île. Wilhelm, pendant des jours, erre autour de la forteresse, tente de faire parvenir des messages. Enfin, le prisonnier est libéré, c'était cela le grand secret de Wilhelm, l'amour . . . Mais un amour fou pour un personnage si médiocre que le grand rêve d'Arturo s'écroule. Ils vont partir ensemble, le mauvais garçon sans envergure et Wilhelm avec son auréole d'or ternie, cette fois définitivement. Pour Arturo affolé de jalousie, c'est le désespoir. Il a tenté de satisfaire ses jeunes désirs avec sa belle-mère qui, quoique amoureuse de lui, l'a repoussé avec horreur. Que lui reste-t-il ? La tentation du suicide, la solitude . . . Par miracle, le jeune berger qui l'a élevé, devenu militaire, reparaît à ce moment. C'est avec lui qu'Arturo, devenu homme, partira à son tour, abandonnant sa jeunesse, son île, à l'exemple d'un père trop aimé dont il a mesuré, excusé les faiblesses . . .

Comment un résumé ne trahirait-il pas une telle œuvre, dans laquelle rien n'est dit ni expliqué, qui est toute en lumières violentes et en ombres épaisses, une lumière aveuglante, une ombre mystérieuse . . . Mais il n'est pas possible de l'oublier après avoir refermé le livre. On a vécu avec Arturo, avec Wilhelm, avec la douce Nunziata, on les connaît, on les aime. L'excellente, la parfaite traduction de Michel Arnaud n'est pas étrangère à cette réussite. L'homosexualité n'est pas exprimée ici comme un plaisir physique ni comme une maladie mentale; l'île de Procida est sœur des îles de l'Hellade : c'est la tragédie grecque, la malédiction des dieux, l'implacable lumière. Que deviendra Arturo, Hippolyte épris et jaloux de Thésée ? Trouvera-t-il à travers le monde ces amitiés dangereuses et exaltées dont il a rêvé en les attribuant à son père ? On voudrait le savoir, le retrouver, on ne peut accepter de le voir s'éloigner . . .

R.G.D. Juillet 1963

1) Editions Solar, Presses de la Cité. 2) Editions Gallimard. 3) Editions Gallimard.

L'affaire Charles Trenet

par Scorpion

L'article suivant a paru dans la presse genevoise du 13 juillet 1963, accompagné d'une photographie de l'artiste.

«BONSOIR JOLIE MADAME !» — CHARLES TRENET EN PRISON

Aix-en-Provence (A.F.P. et A.P.). — Charles Trenet a été appréhendé vendredi dans sa propriété «Les Esprits», à Aix-en-Provence. Déféré immédiatement au Parquet, il a été longuement entendu par le juge d'instruction, ainsi que par divers témoins.